

LES SOCIÉTÉS D'ENSEIGNEMENT POPULAIRE

LES SOCIÉTÉS DE CULTURE MORALE EN AMÉRIQUE (*Societies for Ethical Culture*).

Par M. BARGY,
Professeur à l'Université Columbia New-York.

La Société de culture morale de New-York, *Society for Ethical Culture*, fut fondée le 15 mai 1876, par M. Félix Adler. Les conférences-offices du dimanche eurent lieu d'abord dans une petite salle, et pour les prononcer M. Adler, chargé de cours à l'Université Cornell, faisait chaque samedi le voyage de New-York. La société peu à peu s'accrut jusqu'à tenir aujourd'hui ses séances dans la salle la plus vaste de New-York; elle compte 800 familles et a un budget de 50 000 dollars. Des sociétés semblables furent fondées en 1883, à Chicago; en 1885, à Philadelphie; en 1886, à Saint-Louis, sous la direction de MM. Salter, Burns-Weston et Sheldon.

Ce fut d'Amérique que le mouvement gagna l'Europe

La société de Londres ne date què de 1891, et fut l'œuvre d'un Américain, M. Stanton Coit. Celles d'Allemagne eurent leur origine dans une conférence que M. Adler vint faire à Berlin, et l'organe de toutes les Sociétés, l'*International Journal of Ethics*, dans la rédaction duquel M. Fouillée représente la France, fut créé à l'instigation de M. Adler. Il y a en Allemagne 16 groupes de la société, comprenant près de 2 000 membres. En 1895, une société a été fondée à Vienne et une en Suisse.

*
* *

La société de Culture éthique repose sur un *fait*.

Ce *fait*, c'est que toutes les croyances des hommes les divisent, sauf une, qui les met tous d'accord : la *foi au bien*. C'est la seule qui n'entraîne ni divergence entre tous ni doutes au dedans de chacun. Elle est à elle seule *tout le credo* de la société.

C'est un credo qui peut *soit* se passer, *soit* s'accommoder de tous les autres. La société accueille les gens sans religion et les gens de toute religion. Elle n'impose ni n'exclut aucun dogme. Elle n'affirme que l'idée du bien ; elle procède de « l'Apostrophe au devoir » de Kant et de la « Souveraineté de la morale » d'Emerson.

Mais si elle n'affirme que ce dont tout le monde convient, qu'a-t-elle qui lui soit propre ? Où en est le lien ?

C'est qu'elle n'affirme le bien qu'en le faisant; l'idée en est latente chez tous, mais la société, de *virtuelle*, la fait *actuelle*; de *passive*, *active*.

L'arrière-pensée qui y préside, c'est un sens presque humoristique de la distance qu'il y a entre *professer* et *pratiquer*.

Quand M. Adler inspira la société de Berlin, un professeur objecta que pour faire une *communauté* il faut une *philosophie commune* : M. Adler pense qu'une *volonté commune* suffit : celle de pratiquer, à quelques-uns, ce que tout le monde professe.

Tandis que les idées qui divisent sont présentes parce qu'on se bat pour elles, l'idée du bien s'oublie faute de soulever des querelles. On ne tient qu'à ce pour quoi on lutte : la Société découvre des champs de bataille et combine des campagnes pour le service de l'idée du bien. C'est par là que, de *latente*, elle la fait *présente*, et qu'elle déplace du premier plan dans l'esprit toutes les pensées qui divisent, au profit de la seule qui unisse.

L'action est donc la raison d'être de la société.

Mais tout est évolution; l'action n'a d'effet que si elle s'appuie sur le *stade présent* et prépare le *stade prochain* de l'évolution. Elle fait servir les faits d'aujourd'hui à hâter les faits de demain; il faut qu'elle découvre les uns et calcule les autres : elle est une science. Une science qui se refait sans cesse, à mesure que le monde change. Aussi ne s'apprend-elle pas dans les livres, qui

datent toujours de la veille : elle s'en inspire mais elle les dépasse; elle est la synthèse improvisée de l'expérience de chaque jour. On ne l'acquiert qu'à manier la vie; et si elle éclaire l'action de demain, c'est qu'elle n'est autre, elle-même, que l'action d'aujourd'hui. Elle se forme dans les écoles, dans les clubs, dans les usines, à la Bourse; elle est faite de nos succès et de nos revers, auprès des enfants, des ouvriers, des commerçants. Il faut être en tête du progrès en pédagogie, en politique, en sociologie, en hygiène, en jurisprudence, et y concourir, pour en percevoir le sens : *la garantie de l'activité c'est l'actualité.*

Les métaphysiciens objectent qu'il faut une philosophie pour inspirer l'action. La société pense que ce qui inspire l'action, c'est l'action. Dans la nature, qui ne procède pas par sauts, le semblable engendre son semblable, des actes préparent des actes, c'est en agissant que viennent et l'art et le goût d'agir. Attendre que la vertu naisse de la spéculation, c'est compter sur une sorte de miracle, comme si l'on espérait qu'une espèce en engendre une autre. Les gens du moyen âge ont cru dans le dogme comme en un catholicon, au contact duquel la vertu naissait par génération spontanée; les modernes confondent aussi deux ordres, quand de la science ou de l'art ils attendent la vertu; ce qui est d'ordre spéculatif n'entraîne pas ce qui est d'ordre pratique : la vertu ne naît que d'elle-même. On récolte ce

qu'on a semé; créez de la conduite morale, et il s'en suivra de la conduite morale. C'est l'*action qui est maîtresse d'action*.

L'action étant maîtresse d'action, la vertu ne s'enseigne que par l'*apprentissage* et par l'*exemple*. Les actes que nous *faisons* et les actes que nous *voyons* préparent en nous notre conduite à venir. De là les deux raisons d'être de la société : elle crée un milieu où l'on ait l'occasion, *dès l'enfance*, et d'essayer le bien et de voir le bien.

A quoi bon une société, dira-t-on, pour faire du bien et en voir? C'est que la vie d'affaires poursuit l'homme jusque chez lui, elle s'insinue dans tous ses moments, elle lui bouche tout ce qui n'est pas elle-même; il n'a de temps que pour l'égoïsme. C'est la faute du système commercial, et aux institutions qui étouffent l'homme il faut opposer des institutions qui lui donnent de l'air : il n'y a que des institutions qui en puissent balancer d'autres. L'homme isolé ne peut plus se ménager d'heures calmes et d'heures bonnes : il faut lui en créer par force, et la force n'est qu'aux groupes.

La société doit accoutumer et solliciter au bien; par ses œuvres elle offre et l'occasion et le modèle des efforts bons; son chef est un guide et un exemple; ses membres, des initiateurs et des témoins. Elle crée une contagion de vertu.

Quoiqu'elle enseigne l'action par l'action, elle admet la philosophie, mais au service de l'action. L'un cite Kant,

l'autre Spencer, l'autre Thomas a Kempis, et tous agissent de même; la métaphysique n'est que l'hypothèse dont chacun orne, comme d'une perspective, le premier plan de sa vie, qui est l'action : elle est au gré de chaque imagination, et son effet sur l'énergie la juge; les doctrines ne disposent plus de la conduite : c'est le souci de la conduite qui décide des doctrines. Ainsi l'ordre scolastique est renversé. Il n'y a de vérité métaphysique que par rapport à la vérité morale.

L'idée morale avec toutes les *philosophies pour servantes*, groupe les *savants* et les *humbles* : ceux-ci la reçoivent toute simple, ceux-là la compliquent d'une métaphysique de leur choix, mais pour tous elle reste la même; elle n'a pas à se fausser comme un dogme pour s'accommoder aux esprits de divers degrés. La Société a eu pour noyau des gens de peu de culture, et elle a pour âme une élite intellectuelle. Pour l'action, tous sont égaux.

Et l'action, qui *juge* les croyances, les *inspire*. Elle ne décide pas seulement de ce qu'il faut croire, *elle fait qu'on y croie*. Si l'on veut croire au progrès, on n'en gagne la certitude qu'à force d'y aider. L'action *choisit* sa foi et la *crée*. Tout les siècles ont essayé en vain d'inspirer des vertus par des croyances; il est temps d'*essayer l'inverse*, et d'*inspirer des croyances par des vertus*.

*
**

La Société tente de concentrer sur l'idée morale les enthousiasmes qu'inspirent d'ordinaire les idées religieuses. Elle ne veut pas être une *association*, mais une *communion*; elle maintient entre ses membres la même communauté d'émotions et d'intentions qu'établissent les Églises; elle tente d'intéresser toute l'âme et d'influer sur toute la vie.

Elle s'assemble à l'heure des offices, le dimanche, quand les esprits, libres d'affaires et comme vides, sont plus ouverts à des pensées nouvelles; sa salle, la plus vaste et la plus sonore de New-York, est propice aux courants de sympathie nerveuse; des fleurs ornent la tribune comme un sanctuaire, de la musique calme et des chœurs prolongés préparent les âmes au discours, et l'atmosphère religieuse de la salle les incline à recueillir au fond d'elles, mystiquement, la pensée morale que communique le « leader »; les réunions, régulières chaque semaine comme des offices, deviennent un besoin des sens et un facteur de l'imagination; l'impression en varie selon les dimanches, mais toutes ramènent devant les esprits l'idée du bien avec la persistance d'un dogme.

La Société n'a rien d'un club ou d'une ligue qui, en ne convenant qu'à quelques membres de chaque famille, vont contre les forces qui font la famille. Elle est un lien de

famille de plus, en réunissant à ses séances et en occupant à ses diverses œuvres les divers membres de chaque famille. Elle préside à la vie de la famille elle-même, de l'enfance à la mort. Elle a le pouvoir légal de marier, et la cérémonie du mariage, épurée des rites qui symbolisent la subordination de la femme, est un rappel grave de l'égalité des devoirs et du don libre de l'un à l'autre. Elle a pour les enfants les classes du dimanche, qui remplacent le catéchisme des églises; elle a son cimetière, et chaque année la dernière réunion est commémorative des morts, on y lit leurs noms dans un silence opprimant, et c'est entre les membres un lien sacré de plus. L'éducation commune prépare entre leurs enfants un lien moral; la Société crée une continuité d'une génération à l'autre; le souvenir des morts et les souvenirs d'enfance, en attachant à elle les âmes, les attachent à l'action bienfaisante qui est sa raison d'être.

*
* *

Le danger serait que l'*idée* de l'action, ramenée avec la persistance d'un dogme, fût en effet comme un dogme; qu'après avoir pénétré dans l'âme à la faveur d'états mystiques elle y devint métaphysique ou abstraite, et qu'elle fût comme un fétiche pour la communauté, comme une amulette pour les membres : mais les œuvres sont là, sollicitantes, multiples, élastiques. En elles toute

vellité de bien doit prendre corps tout de suite et passer par l'épreuve de l'action.

Toute analyse des œuvres serait fastidieuse et incomplète; on ne peut qu'en indiquer les deux grands caractères.

Le premier c'est d'être *d'actualité*; il s'ensuit que souvent elles sont locales. La Société, reposant sur l'idée de progrès, a une prédilection pour les problèmes de la dernière heure. C'est ainsi qu'à New-York, où la question des logements ouvriers a remué l'opinion dans les dernières années, les membres de la Société ont pris l'initiative d'en construire de modèles. A Chicago, un cours d'adultes de la Société, à force de s'accroître, en était venu à inviter comme conférenciers des hommes publics, qui parlaient sur les sciences sociales : lors de la dernière grande grève, ce cours se trouva là comme un terrain neutre, où les théoriciens des patrons et des ouvriers continuèrent à venir parler : ils se rapprochèrent par cette communauté d'enseignement, et le cours populaire devint un facteur de la vie locale : curieux exemple du rôle pratique auquel s'élève, presque malgré elle, une œuvre toute morale, quand ses soucis sont ceux du jour.

Le second caractère des œuvres est d'être *personnelles*. La Société diffère essentiellement des ligues ou associations en ce qu'elle n'est une force sociale que pour être une force morale : son but n'est pas tant la bienfaisance

même que le perfectionnement de ses propres membres par la part qu'ils y prennent; ses œuvres n'ont pas leur seule fin en elles-mêmes; elle est avant tout éducatrice et inspiratrice de ses adeptes : c'est pourquoi, si elle tient d'une ligue par ses procédés d'action, elle tient, par sa portée morale, d'une communion religieuse. Elle se soucie moins d'être une force que d'éveiller des forces; elle tient plus à susciter des énergies qu'à les recueillir; elle ne tente pas de les accaparer au service de telle réforme plutôt que de telle autre. Ce sont les consciences qu'elle veut refaire plutôt que le monde, et elle laisse à chaque conscience à son tour le soin de refaire un peu du monde à son gré et selon son cœur. Elle préfère, comme la religion, les résultats moraux aux résultats matériels; parce que s'ils sont incalculables ils ont aussi quelque chose d'infini.

Aussi aime-t-elle à susciter des œuvres qui ne se font pas en son nom. A Saint-Louis, dès qu'elle eut fondé les clubs ouvriers, elle les constitua en œuvre autonome, propriétaire de son local. Ses chefs dirigent personnellement des œuvres qui nominalement sont sans rapport avec elle. Quand ceux de ses membres qui ont des logements ouvriers les font rebâtir selon un plan modèle, comme à New-York, il font acte de propriétaires particuliers et non de sociétaires.

Quant aux œuvres non affranchies d'elle, elles se diversifient pour suffire à tous les âges, à tous les sexes, à tous

les goûts : elles s'accommodent à toutes les personnalités parce que leur but est de développer des personnalités. Toute initiative est la bienvenue ; c'est ainsi que, bien que la Société s'abstienne d'enseignement utilitaire, elle a organisé des cours de tenue de livres à la demande de quelques membres, selon sa règle d'encourager toute activité. Dans le sein de la Société de New-York, les clubs de jeunes gens naissent les uns des autres, font des avances aux classes pauvres, et se ramifient sans fin selon les besoins ou les goûts de leurs membres. La « Conférence féminine » s'est subdivisée en cinq groupes, dont le premier fournit aux pauvres des vêtements et des remèdes, dont le second se charge d'assurer les recettes des autres, dont le troisième élève des enfants estropiés, dont le quatrième s'intitule la *Société des mères pour l'étude de l'enfant*, et dont le cinquième instruit et amuse les ouvrières. La Conférence des femmes a, en outre, inauguré un système de garde-malades à domicile et fait naître en dehors d'elle une grande association d'enfants. Les œuvres se multiplient d'elles-mêmes, et selon les besoins se coordonnent ou s'affranchissent les unes des autres. C'est la vie individuelle, la vie privée, la vie entière de chaque membre que la Société cherche à ennoblir.

*
* *

Les œuvres capitales de la société sont ses écoles.

A l'école l'enfant acquiert par sa propre activité le *culte de la vie* et le *sens du progrès* : par là il s'accoutume à accrottre la vie et à aider au progrès. Ses mattres lui font un peu reconstruire le monde en raccourci, parce qu'ils croient que pour aimer le monde il faut le recréer, comme pour aimer le bien il faut le faire. L'originalité de l'école du D^r Adler fut d'être la première à faire du travail manuel un moyen de *culture générale plutôt que d'adresse professionnelle*.

Dès l'école maternelle, les petits en chantant, avec accompagnement au piano, font rouler des balles de l'un à l'autre : ils apprennent ainsi le charme des gestes monotones, tel qu'il se dégage des rythmes des fileuses. Plus âgés ils drapent chaque semaine une étoffe nouvelle, qu'ils nomment le grain de beauté de la classe, et choisissent à tour de rôle dans le musée deux vases d'une nuance harmonieuse qu'ils y disposent.

Mais plus encore que l'impression des harmonies ou des rythmes, ils reçoivent celle de la vie. Ou plutôt ils se la donnent à eux mêmes. Ils dessinent, colorient et modèlent d'après des bêtes empaillées en train de courir ou de grimper ; ils se servent à tour de rôle de modèles dans des poses de fantaisie, pour des esquisses d'un quart d'heure. Ils imaginent, pour illustrer les fables d'Ésope, à l'aquarelle ou en argile, des paysages et des groupes, dont quelques-uns surprennent par le sens du mouvement et de la nature. Ils étudient le monde animal,

apprennent à respecter en lui la vie, et visitent parfois la société protectrice des animaux.

Mais ce qu'ils s'enseignent surtout à eux-mêmes, plus particulièrement encore que la beauté de la vie, c'est la beauté de la vie *dans son progrès*; ils acquièrent le sens du mouvement dans le temps aussi bien que du mouvement dans l'espace : le culte de la vie, mais de la vie en tant qu'elle évolue et que chacun en peut aider le progrès, est ce qui fait *l'unité de l'enseignement*.

Là est la raison d'être de l'école. Elle rétablit dans l'enseignement ce dont il a manqué depuis qu'il ne devait plus être religieux : *l'unité morale*. Tout converge à susciter et à entretenir chez l'enfant l'enthousiasme du progrès humain et le goût d'y contribuer.

La passion du progrès est ce qui inspire les leçons orales ou écrites aussi bien que les leçons de choses ou le travail manuel; l'éducation de l'enfant est à certains égards un abrégé de celle de l'humanité; on lui fait un peu vivre en classe, par l'imagination, la vie des époques successives. Si le sujet d'un trimestre est l'histoire des Indiens, les leçons de couture, de modelage, de dessin, de travail sur papier ou sur bois, de tissage consistent à coudre des souliers de mocassin, pétrir et peindre des Indiens et des vases primitifs, enfiler des ornements de perles, vanner des corbeilles de paille, tisser des filets de ficelle; au coin de la classe, avec du sable et des pierres, on fait une colline et des ruisseaux, des branches cueil-

lies par les petits servent d'arbres, ils dressent des tentes, des bonshommes, des bêtes, figurent un lac par du verre, y posent des canots, et un paysage indien s'improvise, où tout est l'œuvre de leurs doigts : miniature de ces vitrines de musées qui montrent la vie à travers les âges.

Ils goûtent ainsi chaque époque en ses menus objets comme en son ensemble ; ils se préparent à apprécier le détail de la vie ; et, tout ce qu'on fait de ses mains prenant un prix, ils s'accoutument à respecter les plus petits objets et les plus humbles travaux dont l'ensemble fait une civilisation.

Ces petites créations d'enfants ne sont qu'un accessoire dans l'enseignement, un peu une récréation, mais elles créent autour de la classe une atmosphère, où il semble que doive se former le goût de la vie et le sens du réel. Le réel est complexe et tout y est relatif : chaque détail complète tous les autres, il est multiple et coordonné ; il en est ainsi de ces petites résurrections du passé, auxquelles tout une classe collabore ; elles éveillent l'instinct de la besogne en commun, qui est la loi du réel ; et vraiment un parfum de réalité s'en dégage ; moins qu'en aucune école on se sent entre quatre murs ; il semble que je ne sais quoi du grand monde ait été évoqué et soit là présent.

Les élèves jusqu'à onze ans environ s'assimilent les arts enfantins de l'humanité ; puis, par le travail du fer

et par le travail du bois, on les intéresse aux arts mécaniques et à l'industrie moderne.

On n'éparpille pas les efforts dans la confection de bibelots individuels; on construit en miniature une œuvre d'intérêt public qui initie l'enfant à la vie sociale : un pont, une grue, un moulin. C'est le travail collectif de tout le semestre. On gradue les leçons en façonnant par ordre de difficulté les pièces du même objet; chaque leçon en soi a son but et implique son progrès sans que l'enfant jamais perde de vue l'œuvre d'ensemble, le fragment de monde moderne qu'il est, avec ses voisins, en train de construire. Sur la structure encore incomplète on pose un poids qui la courbe; puis, sur la structure fortifiée, le même poids, qu'elle supporte : et c'est devant l'enfant comme un petit drame mécanique, qui lui laisse le sens des forces en jeu.

Mais par une harmonieuse alternance de la mécanique et de la fantaisie, pour éviter trop de hâte, ou un peu de dégoût, on interrompt parfois le pont ou le moulin, et de la dernière forme apprise on tire des objets de ménage : telle croix de Saint-André, qui a servi à fortifier une arche de pont, devient, avec quelques ornements, un réchaud : et, les mêmes formes géométriques servant aux choses du ménage ou de la rue, une sorte de parenté et d'égalité s'établit pour l'enfant entre les objets familiers et les œuvres publiques, entre le minuscule et le gigantesque : il en vient à mieux aimer et à mieux observer

l'un et l'autre; le monde entier prend pour lui un sens.

Il n'a d'outil, pour le travail du fer, qu'une pince à courber les lamelles; il calcule tout selon la géométrie et mesure tout à l'œil; il ne fait rien de machinal; c'est le pouvoir constructeur, avec le goût de la construction, qu'on développe en lui; ici encore il est vraiment créateur. On l'occupe tout entier, sens et pensée, à une tâche exacte en soi, sociale par son but, doublement saine.

L'idée du travail n'est jamais séparée de celle du progrès que le travail crée. Non seulement l'enfant s'élève avec l'âge des plus primitifs au plus moderne des arts; mais les modèles mêmes dont il s'inspire, et le musée scolaire où il les choisit, lui rappellent autant que possible l'évolution de l'industrie humaine.

L'idée du progrès inspire l'enseignement oral comme l'enseignement manuel. Le cours d'histoire est moins un récit de chaque époque qu'un bilan de ses contributions durables à l'esprit humain : il suggère des questions comme celle-ci : « En quoi les monarchies orientales ont-elles aidé à résoudre le problème de l'organisation politique? » « A quoi a servi l'Empire perse? » « Quelle a été la contribution de la Grèce, de Rome, de la féodalité, de la royauté absolue? » « Quel est le sens de l'idéal démocratique tel qu'il règne aujourd'hui? En quoi la démocratie a-t-elle réussi? En quoi a-t-elle échoué? » Le but est d'amener l'élève à découvrir ce qu'on doit aux générations passées, ce qui a été fait et par là ce qu'il reste à

faire, mais surtout ce qu'il y a à faire tout de suite, et ceux des problèmes qui attendent leur solution. Il s'agit de discerner à quel point du progrès on se trouve et par là quel est le point *prochain*, c'est-à-dire le point *possible* à atteindre.

Tout prépare l'enfant à comprendre, une fois homme, que le moment du temps où il vit détermine la nature du bien qu'il peut faire. Le système tend à fonder la vertu, comme la science, sur l'observation et l'expérimentation.

Mais si le pouvoir de chacun dépend des *faits autour de lui*, il ne dépend pas moins des *faits en lui*, c'est-à-dire de ses aptitudes. L'éducation doit aider l'enfant à découvrir le monde et à se découvrir lui-même. Chaque élève, depuis l'école maternelle, a son dossier, où chacun de ses maîtres consigne ce qu'il a pu découvrir de ses aptitudes par une observation systématique. La nature concrète de ses travaux, en l'occupant tout entier, des sens aussi bien que de l'esprit, l'aide à se connaître entier et à juger de l'adresse de ses sens autant que de la force de son jugement. En le mettant plus en contact avec le réel, elle précise une vocation qui aura à se manifester à travers un monde réel, et qui impliquera une disposition de toute la personne.

*
* *

En familiarisant les enfants avec la *réalité* et l'*actualité*, en les accoutumant à dégager des faits et des choses

leur croyance, la société poursuit son plan général, qui est de concilier la sainteté de l'âme avec les travaux du siècle; elle veut que l'imagination pénètre toute jeune la poésie des besognes nouvelles pour en dégager le goût et la loi de vertus nouvelles; elle cherche à établir au profit de l'homme moderne l'unité d'âme des mystiques, *l'identité de la vie spirituelle et de la vie active.*